

3^e ANNÉE



FABRIQUE DE MIROITERIE

MAISON FONDÉE EN 1875

A. BROQUART

USINE A VAPEUR : 70, cours Le Rouzic — BORDEAUX-BASTIDE

Magasin spécialement organisé pour l'Exposition et la Vente
des Glaces de style

32, Cours d'Alsace-*et*-Lorraine, 32

SPÉCIALITÉ D'INSTALLATIONS D'ÉTABLISSEMENTS

— TÉLÉPHONE N° 300 —

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA DAME BLANCHE

109, 111 et 113, cours Victor-Hugo, et 6, rue de Guienne

BORDEAUX

Se recommandant par la fraîcheur et la qualité de ses tissus, par ses prix défiant toute concurrence, et par le choix considérable qu'on trouve à tous les rayons.

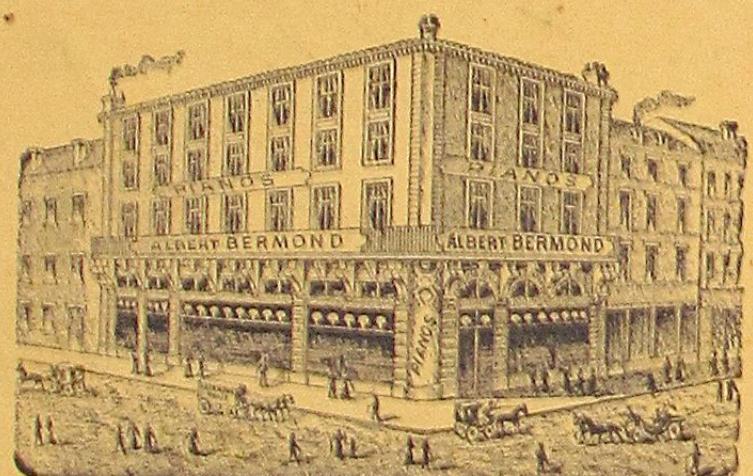
ROBES ET MANTEAUX

LINGERIE, TROUSSEAU ET LAYETTES
CORBEILLES DE MARIAGE

COUPEURS TAILLEURS POUR DAMES ET GARÇONNETS

COUPEURS POUR HOMMES

COSTUMES SUR MESURE



A. BERMOND

9, rue Sainte-Catherine. — BORDEAUX

PIANOS

Mandolines

VIOLONS

PATISSIER-GLACIER

LAMANON

Cours de l'Intendance, 57. — Succursale : rue St^e-Catherine, 10

GLACES — SORBETS

Petits Fours. — Fournitures pour Dîners, Bals et Soirées
THÉ, CHOCOLAT LOMBART A LA TASSE

Liqueurs de Marques — Bonbons — Dragées pour Baptême

BONBONS MARQUIS ET LOMBART

— TÉLÉPHONE N° 1249 —

ÉCOLE COMMUNALE D'ÉQUITATION ET DE DRESSAGE

DE LA VILLE DE BORDEAUX

166, RUE JUDAIQUE, 166

X. BARAILHÉ

DIRECTEUR

DRESSAGE A LA SELLE, A L'ATTELAGE — GRAND MANÈGE

PESSION DE CHEVAUX

Préparation de Chevaux pour les Concours Hippiques

Leçons particulières pour Dames, Messieurs et Enfants
CHEVAUX DE CHASSE ET DE PROMENADE

Cours spéciaux pour MM. les Officiers de réserve et les Engagés volontaires
dans la Cavalerie



Vente en gros : Paul BONIFAS, rue Tourat, 37, 38, 39, 40, Bordeaux.

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION UNIVERSELLE

Paris 1889

RHUM S^T-GEORGES

14 autres Récompenses :

Diplômes d'Honneur, Médailles d'Or, etc.

A diverses Expositions.

Entrepôt général : quai des Chartrons, 14-17. — BORDEAUX





JACQUES CURIEUX



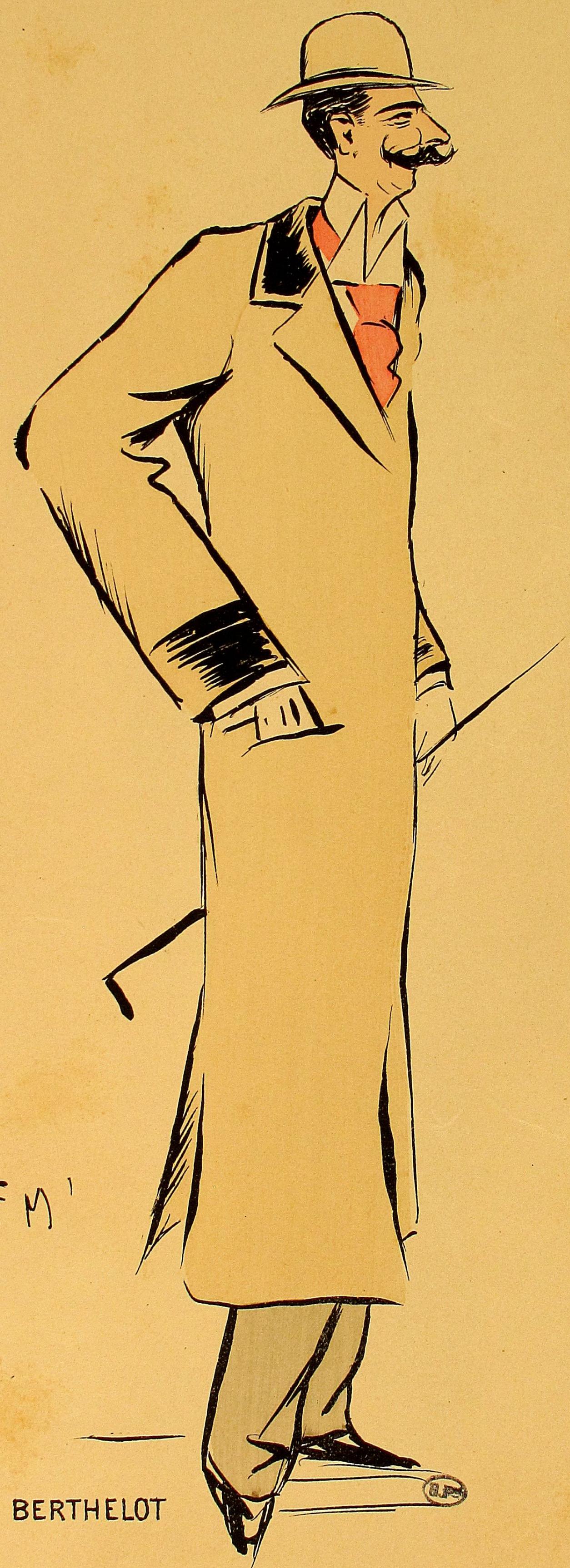
SEM'

RAOUL TABOSSE



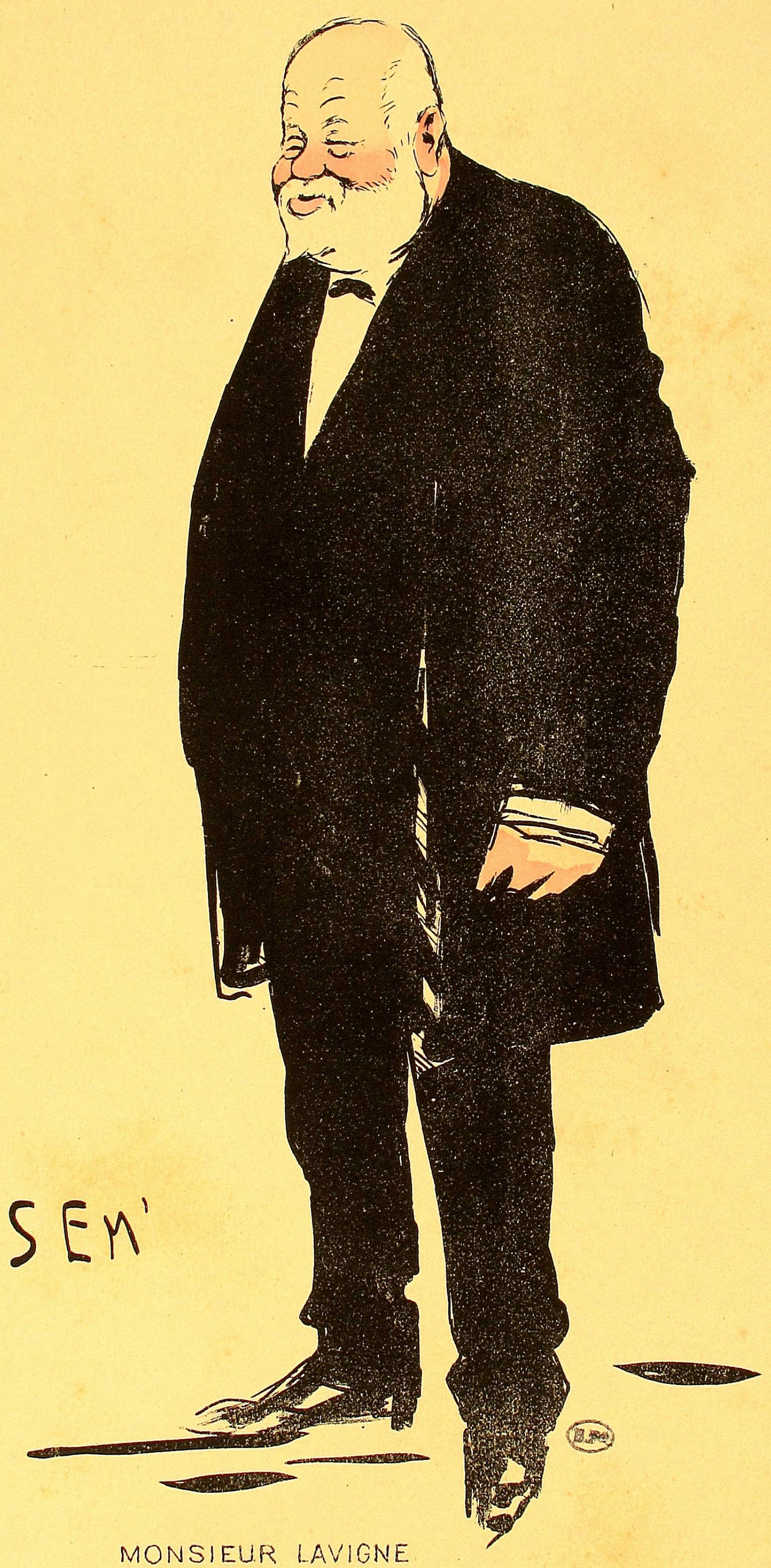
M^R DALIA DU G^D THEATRE



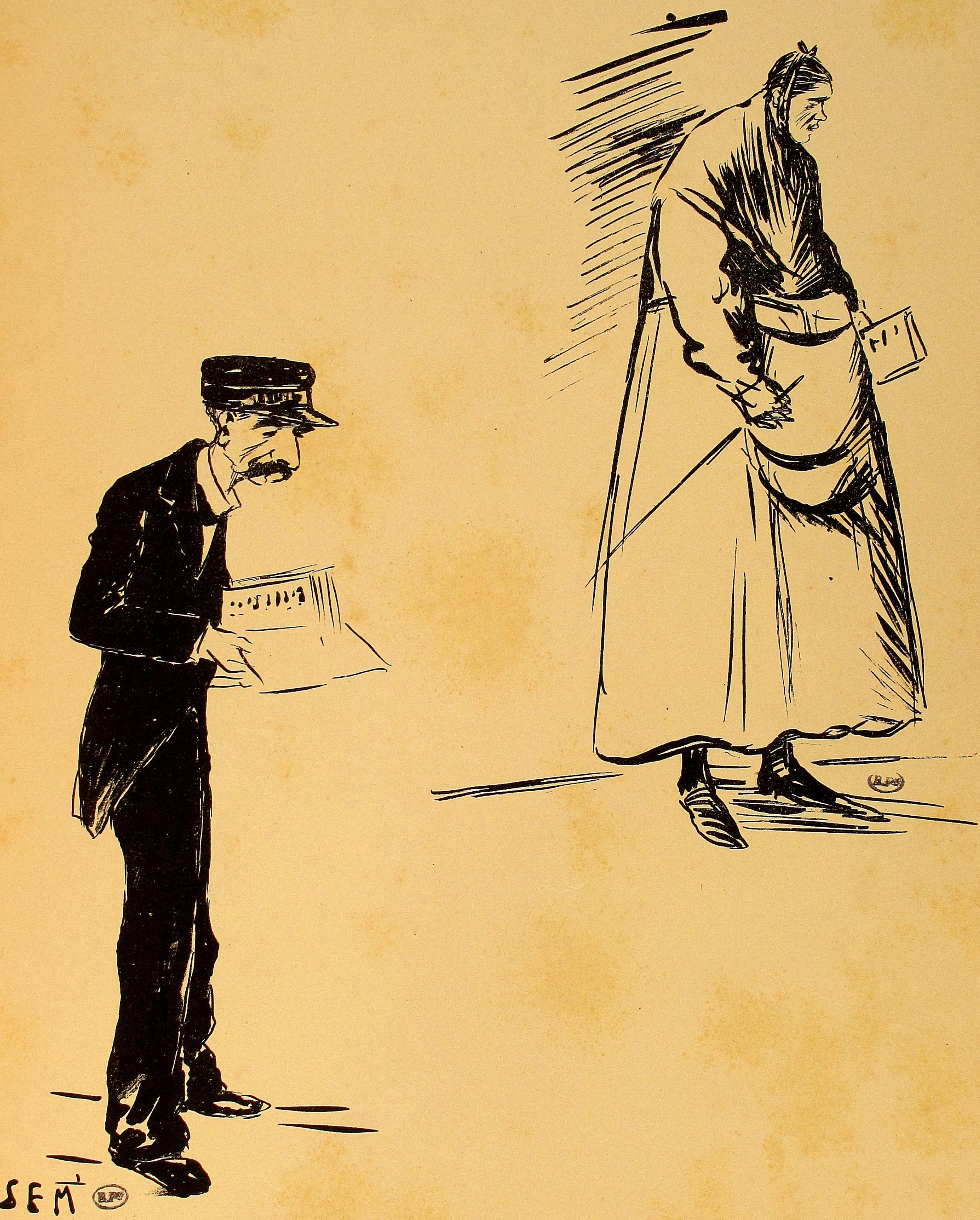


SEM¹

PAUL BERTHELOT



MONSIEUR LAVIGNE





Bordeaux 1897

HAUTES NOUVEAUTÉS

MAGASIN VERT

ARTICLES EXCLUSIFS

BORDEAUX — 15, 16, 17, place Gambetta. — 1, 3, 5, rue Bouffard. — 3, rue des Glacières. — BORDEAUX

AGRANDISSEMENTS CONSIDÉRABLES

Mercerie — Rubans — Soieries — Passementerie — Dentelles — Modes
Tissus — Doublures

ÉTRENNES UTILES

BLANC — LINGERIE — BONNETERIE — GANTERIE — DRAPERIE pour DAMES — FOURRURES

AFFAIRES EXCEPTIONNELLES A TOUS LES COMPTOIRS : Lots importants de Coupons : RUBANS, SOIERIES, DENTELLES

MAISON FONDÉE EN 1822

CONFISERIE JOURDAIN-GABOURIN

E.-B. CAZALIS, S^r

BORDEAUX — 75, rue Sainte-Catherine, 75 — BORDEAUX

MARRONS GLACÉS

Bonbons fins. — Articles riches et de haute fantaisie.

ÉTRENNES

NEW-AMERICA

ANNEXE DE LA LIGNE RÉGULIÈRE DE VAPEURS ENTRE BORDEAUX ET NEW-YORK

6, quai Louis-XVIII. — BORDEAUX

Importation directe et Vente à la consommation de tous Produits Américains

BICYCLES AMÉRICAINES. — BUREAUX. — GLACIÈRES. — ARMES. — ETC.

MACHINES AGRICOLES PERFECTIONNÉES

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

SAXOLEINE

PÉTROLE DE SURETÉ EXTRA-BLANC

NE SE VEND QU'EN BIDONS PLOMBÉS DE CINQ LITRES

Peintures décoratives, Historiques et Archéologiques pour églises, châteaux et appartements
PEINTURE DE BÂTISSE — DORURE — VITRERIE

MÉDAILLE D'OR
EXPOSITION DE BORDEAUX
1895

MAISON BONNET & FILS FRÈRES

J.-HENRI BONNET, Successeur

4, rue Valdec. — Bordeaux

HORS CONCOURS
MEMBRE DU JURY
EXPOSITION DE PÉRIGUEUX
1896



Seul véritable PAX Bénédictins

Élixir dentifrice des RR. PP. de l'Abbaye de St. D. de Bel Loc s/ Joyeuse (Art, Bases-Pyrénées)

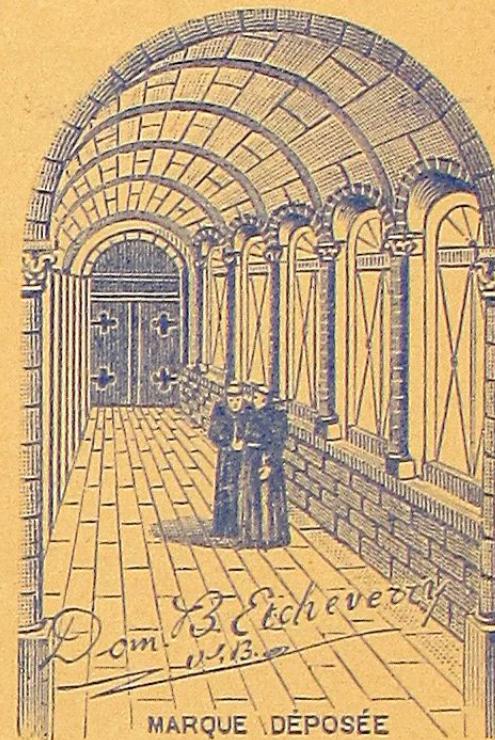
SEUL Dentifrice RÉELLEMENT fabriqué par des RELIGIEUX
BÉNÉDICTINS



Exiger la Signature et le Sceau de garantie

Dom B. ETCHEVERRY

O. S. B.



Dom B. Etcéverry
1883

MARQUE DÉPOSÉE

TOUS LES ORDRES doivent être adressés à

M. René Chazarenc

AGENT GÉNÉRAL EXCLUSIF

Chalet de Navailles, Monastère d'Urt,

à URT (Basses-Pyrénées).

GLACES, VERRES A VITRES

ARGENTURE	GLACES POUR DEVANTURES
Polissage	Glaces de Venise
BISEAUTAGE	MIROIRS DE TOUS STYLES
DORURE	

A. Saintherand Aîné

FABRIQUE DE MIROITERIE

Médaille d'Or Exposition de Bordeaux 1895

• TÉLÉPHONE 1088 •

VERRES	DALLES de toutes épaisseurs
Striés, Llosanges, Martelets, Couleurs, Cannelés, Dépolis.	Unités et Moulées.
	DIAMANTS à COUPER LE VERRE

2, rue des Ayres, 2, BORDEAUX

Grand Café-Restaurant de la Rotonde

Propriétaire: JULES BLACHÈRE

Rue Montesquieu, 16 — (Rotonde de l'Intendance)

Déjeuners et Dîners à la Carte

A L'INSTAR DU GRAND RESTAURANT DE L'EXPOSITION DE BORDEAUX

CUISINE ET CAVE DE PREMIER ORDRE

• Téléphone •

• SALONS RÉSERVÉS •

• Téléphone •

Tourny-Noël

TROISIÈME ANNÉE

Directeur : Edmond DEPAS.

Directeur artistique : Paul BERTHELOT.

*A Mon frère les amis
Tourneur de l'autre
B. Bonsat*

La faveur persistante du public nous permet de donner celle année à notre publication plus d'éclat et de variété, de tendre avec plus d'assurance au but artistique vers lequel **Tourny-Noël** a été et demeurera orienté.

Nous soumettons avec confiance à notre public, si fidèle et si empressé, le résultat de nos efforts, en lui rappelant que tous les dessins et les textes de **Tourny-Noël** sont inédits et spécialement composés pour lui.

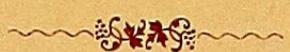
Nous inaugurons avec ce numéro, sous le titre : **les Bordelaises à Paris**, une série d'actualités artistes dont nos lecteurs apprécieront, sans nul doute, la nouveauté, le pittoresque, et l'intérêt durable.

PAUL BERTHELOT.

GZ 340

Décembre 1897.

BORDEAUX



Je revois toujours Bordeaux avec plaisir. La ville est gaie, vivante, heureuse, donne l'impression de l'activité d'esprit et de celle de travail. J'aime Bordeaux comme j'aime Montaigne, son verbe clair, sa raison lumineuse. La France a là un laboratoire intellectuel qui fut, à son heure, un centre de patriotique résistance.

Le Bordeaux de la guerre, du lendemain de la guerre, lorsque la France envahie réunissait au Grand-Théâtre, devenu l'Assemblée de la nation, ses forces éparses! Ce Bordeaux des Parisiens qui avaient fui le siège et des braves gens qui avaient organisé la résistance! je le revois, avec ses rues pleines d'uniformes disparates et ses restaurants envahis par des députés, des officiers, des journalistes, tous fiévreux, anxieux, navrés ou colères!

Dans quelle rue habitait alors Gambetta, après sa démission? Je ne m'en souviens pas, mais je me rappelle la visite que je fis à celui qui, la veille, était le dictateur tout-puissant et qui, maintenant dans un petit appartement, seul devant une table encombrée de dépêches et de lettres, déchirait et jetait dans une corbeille les paperasses inutiles. Qu'il était triste et comme il me parla de Bourbaki!

Puis, la voix ferme :

— Bast! mon cher ami, cela passera! La France est immortelle!

Que c'est loin, ces souvenirs! Bordeaux est redevenu l'aimable Bordeaux que nous fit aimer Charles Monselet lorsqu'il chanta la jolie ville comme il eût célébré la plus séduisante des grisettes. Et qui se souvient de Monselet, du fin et délicat Monselet, maintenant?

Quand je voudrai revoir une ville d'art et de vie aimable, je reprendrai le train d'autrefois et j'irai saluer, aux Quinconces, la statue de Montaigne, le plus Français peut-être des vieux écrivains de l'immortelle France!

Jules CLARETIE,

De l'Académie française.

La Réception du Roi de Siam

Air : LE BAL A L'HOTEL DE VILLE

I

Le roi de Siam, en son pays
S'étant payé nos têtes,
Annonce qu'il vient à Paris
Se fair' donner des fêtes.
« Un homme qui s' f... d' moi !
Dit le peuple roi,
Voilà que'qu' chose de rare ! »
Et tout l' tremblement
Du Gouvernement
Va l'attendre à la gare.

II

Voilà l' train. On s' rue... Apparaît,
Arrivant d'Outre-Manche,
Un typ' dans le genre de Montjarret,
Mais plus doré sur tranche.
Il reste interdit,
L'œil tout arrondi,
L'air anglais, mais honnête.
Puis il dit : « Charming !
All right ! Good morning !
Am very fortunate... ! »

III

Un vieux professeur de siamois
Lui sort une harangue.
« What is it ? fait-il tout pantois
D'entendre un' pareill' langue.
— Mais c'est du siamois !
— Ah ! c'est du siamois ?
J' s'rais pas fâché d' m'instruire.
Est-c' qu'un d' ces messieurs
S'rait assez gracieux
D' bien vouloir me l' traduire ? »...

IV

En carrosse vers son palais
On le mène avec pompe,
Quand, soudain, il crie en anglais :
« Mais ce cocher se trompe !...
Voyons, maladroit !
L' boul'vard est tout droit.
La route est bien plus courte ! »
Puis, riant aux éclats :
« Il n' connaît donc pas
Paris, c'te espèc' de tourte ! »

V

Ministr's, officiers, Président
Le suivant en cohorte,
Il fait voir tout Paris pendant
Trois jours à cette escorte :
Dit : « Voici l'Hôtel-
Dieu, la Tour Eiffel,
L'Opéra, la Colonne... »
Et, rue Condorcet,
Il montre Sarcey
Suivant une jeune personne.

VI

Comme on passait près du Hammam,
Hanotaux, très pratique,
Dit : « Parlons donc un peu du Siam ! »
L'autre trouv' ça comique.
« Le Siam ? Oh ! là là !
Mais c'est pas par là !
C'est plus loin qu' Constantine !
Mêm' ça n' m'étonn'rait
Pas quand ça s' trouv'rait
Comm' du côté d' la Chine ! »

VII

Sur quoi, chacun de s'écrier :
« Quel homme !... Quelle astuce !...
Faisons-le vite festoyer
Comme un souverain russe ! »
Ayant fait ainsi,
On lui dit : « Merci !...
Sans adieu ; bon voyage !
Au pied triomphant
De votre éléphant
Déposez notre hommage ! »

VIII

Mais à ces mots, quel étonn'ment !
Le voilà qui s'emporte :
« Mon éléphant ? Comment ! comment ?
Certes, ma femme est forte ;
D'un' rotundité
Telle, en vérité,
Qu'on en voit à la foire :
Enfin c'est un tas,
Mais j' vous permets pas
De vous payer sa poire !... »

IX

« Puis, d'abord, je n' veux pas partir.
J' vais d' temps en temps à Londres ;
Mais j'ai mes ch'vaux rue des Martyrs.
Il n' faudrait pas confondre,
Je suis John Parker,
Le premier piqueur
De Cherry Blossom house... !
Enfin, c'est égal,
Vous r'cevez pas mal.
I thank you very much. »

JACQUES FERNY.

Le Noël de la Dame mûre



Les enfants qu'une précoce insomnie eût tenus éveillés ce minuit de Nativité, eussent pris une singulière conception du Petit Noël s'ils avaient levé les yeux vers le toit du 55, rue Marbeuf.

En effet, sur ce toit, parmi les cheminées, un personnage errait à l'aventure; il n'avait point d'ailes dans le dos; il n'était pas revêtu de cette chemise de nuit où l'imagination populaire veut voir l'uniforme des anges; il n'avait point de paquets ficelés de faveurs roses. Sa figure annonçait tous les vices, et il tenait à la main l'attirail complet du cambrioleur en campagne. Ce personnage n'offrait aucune analogie avec le Noël des légendes, et il grommelait, tout en faisant les cent pas sur l'arête du toit: « Nom de nom de fichu sale métier!... core une soirée de perdue! Ils sont tous chez eux, à cette heure; il n'y aura pas moyen de travailler tranquillement! Et ils réveillonnent! Est-ce que je réveillonne, moi? »

Une à une il inspecta les mansardes, espérant trouver la chambre vide où il descendrait. Le temps de vider deux ou trois tiroirs de commode, et de se retirer après fortune faite. Mais non, tout un chacun était attablé avec sa chacune, et dépêchait des victuailles: « Comme ils mangent malproprement, pensait le pauvre cambrioleur, affamé. Dieu! que c'est laid des gens qui mangent! » Et il fut s'asseoir sur l'orifice d'une large cheminée, et de là il contempla le panorama de Paris la nuit; cela ne lui apporta pas l'ombre d'une consolation...

Cependant, il y avait dans la maison une dame d'un certain âge qui n'était pas heureuse. Elle avait gagné jadis une honnête aisance dans le commerce des sourires; à cinquante et quelques années, elle se trouvait seule au monde; et chacun sait que la fortune ne fait pas le bonheur (je ne prétends pas avoir découvert le premier cette proposition, d'ailleurs parfaitement erronée; car, plus j'avance en âge et plus je trouve que la fortune fait le bonheur ou quelque chose d'approchant). La vieille dame s'était couchée à onze heures et demie, et, par tradition, elle avait placé ses deux pantoufles dans l'âtre. Une fois dans son lit, elle s'était mise à remuer ses souvenirs :

— Ah! les Noëls d'autrefois! les réveillons héroïques! les belles nuits de petite fête! Et Roger, et Gustave le Mauvais Sujet, et Lucien, et Auguste, et Marcel, et le grand Pierre, et le petit Jean, et ce bon Émile, et Siméon, et feu Darty père! et feu Darty fils! et aussi feu Roulant, qui avait tant d'esprit! Ah! les joyeux gaillards!...

Et sans cesse les noms propres défilaient dans la mémoire de la pauvre dame mûre.

Elle songeait: « C'est vrai, je ne suis plus jeunette, jeunette, mais enfin, je ne suis pas si décatie! La figure, certes, est abîmée, pourtant le corps vaut encore son prix. Quel dommage que cela ne se sache pas dans la ville. Hélas! il est bien triste d'être seule un soir où toutes les chambres de Paris

abritent des personnes en train de festoyer. Petit Noël, si vous existez, envoyez-moi un ami, un seul, et je vous bénirai. »

Il faut croire qu'il existe un petit Noël attentif aux vœux des dames mûres qui se sont mal conduites autrefois, car il passa soudain sur Paris une violente rafale qui balaya sur son passage girouettes, enseignes et tuyaux; du coup, le pensif cambrioleur fut jeté dans l'orifice de la cheminée sur le bord de laquelle il méditait; dans sa chute, il déchira si complètement ses vêtements que, quand il apparut debout dans l'âtre de la chambre, il était complètement nu; et je n'ai pas besoin de vous dire que cette chambre était celle de la dame mûre, et que la dame mûre poussa un cri d'effroi :

— Allez vous débarbouiller vite, et me revenez ensuite!

Le cambrioleur ne se le fit pas répéter deux fois; il alla se débarbouiller, et revint.

Et voyez à quoi tient le sort des hommes! La dame mûre se prit d'affection pour l'ami qui lui tombait du ciel; elle l'épousa quelque temps après. Le cambrioleur devint ainsi un parfait gentleman, très honnête et d'une rare distinction.

Et maintenant, quand il se promène sur les toits, c'est pour son plaisir.

PIERRE VEBER.



Les Bordelaises à Paris

I

M^{me} Jean BERTHEROY

PAR

ADOLPHE BRISSON.

Les femmes tendent à prendre une place considérable dans le roman contemporain. Depuis quelques années, elles se disputent la succession, depuis longtemps vacante, de George Sand. Chaque jour nous voyons naître dans leurs rangs des talents nouveaux, qui ne sont dépourvus ni de grâce naturelle, ni de pénétration psychologique. Cette éclosion est due à plusieurs causes, dont la principale est le désir d'émancipation qui pousse la compagne de l'homme à se créer, en dehors de lui, une situation indépendante. Or, la littérature offre une foule d'avantages positifs, propres à séduire les jeunes filles qui se croient douées pour les travaux artistiques. Longtemps, un préjugé a régné contre elles; on refusait de prendre leur effort au sérieux, et, sauf George Sand, dont le génie s'imposait à l'admiration, on les traitait volontiers de bas-bleus et de pédantes. Il faut dire que la médiocrité de leurs productions justifiait la malveillance de ce jugement. Nous sommes revenus à des sentiments plus équitables. Si les romancières contemporaines n'ont pas produit d'œuvres équivalentes à celles d'Emile Zola, d'Alphonse Daudet, de Paul Bourget, si elles n'égalent pas ces maîtres par la puissance de la conception et l'éclat du style, du moins ont-elles révélé, dans des ouvrages d'une moins haute portée, des qualités exquises qui leur ont valu l'estime des connaisseurs, en même temps que les faveurs du public. M^{me} Jean Bertheroy occupe, parmi cette élite des « authoresses », une des premières places; et elle l'a conquise en peu d'années. Elle naquit à Bordeaux et fut entraînée, dès son plus jeune âge, vers les lettres. Elle commença, comme il arrive toujours, par se consacrer aux Muses. Elle composa une grande quantité de vers dont elle forma un recueil qu'elle intitula les Vibrations et qui ne passa pas inaperçu. Une réelle fraîcheur d'imagination, une abondance heureuse, une harmonie délicate, la signalèrent à l'attention des poètes, ses confrères, et lui valurent l'approbation de Leconte de Lisle, qui s'intéressa à la débutante et voulut bien s'occuper de la perfectionner dans son art. L'influence de ces excellents conseils se fait sentir dans le second livre de M^{me} Bertheroy, Femmes antiques, qui renferme quelques pièces d'une beauté achevée. Celle qui ouvre le volume est d'une merveilleuse sonorité; la vertu féconde de la

Terre, Alma, la mère, la nourrice, y est exaltée avec une virtuosité lyrique et une ampleur qui rappellent les meilleures pages des Poèmes barbares:

*Elle est la tige altière et vivace du chêne
Dont la sève s'étend en multiples rameaux;
L'anneau primordial de la mouvante chaîne
Qui joint étroitement les deux pôles jumeaux.*

*Comme en un océan insondable et mystique,
Où courraient s'engloutir des fleuves par milliers,
Ainsi, dans son amour profond et fatidique,
S'écroulent les torrents des maux inoubliés;*



*Mais si ses fils, lassés de douleurs innombrables,
Ont trouvé le repos dans ses bras maternels,
Elle, l'Alma sacrée aux formes secourables,
Savoure la rancœur des dégoûts éternels;*

*Car elle est bien vivante; — et le sang de ses veines
Est bien un sang humain qui tressaute et qui bout;
C'est pourquoi, dans l'effondrement des choses vaines,
Elle est restée intacte, immuable et debout.*

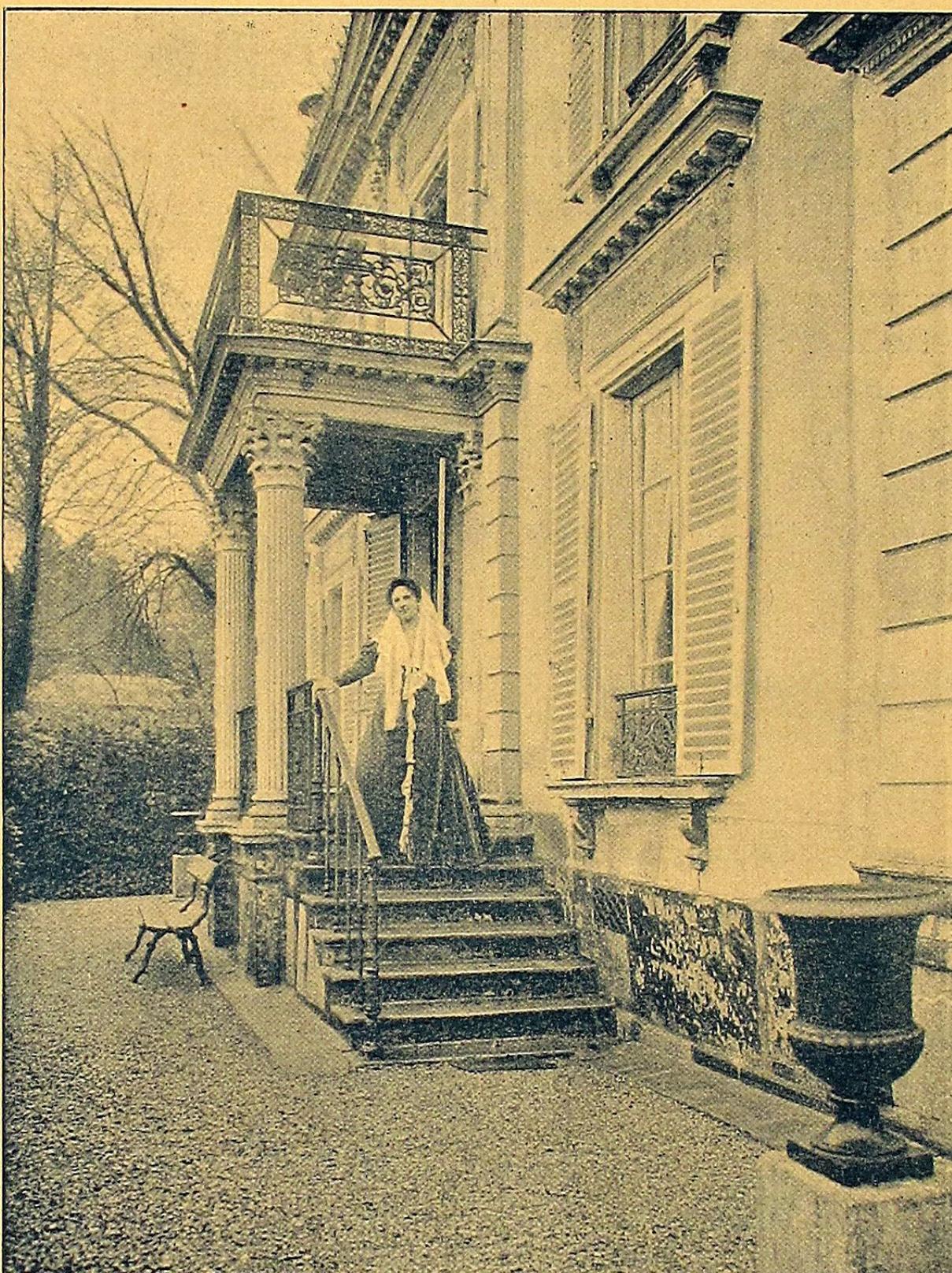
Les morceaux qui suivent ne sont pas indignes de celui-là, quoique d'une exécution moins serrée. La facilité de M^{me} Jean Bertheroy reprend le dessus et l'entraîne à des développements copieux, dont la noblesse n'est pas sans charme. Je citerai le délicieux portrait de Psyché, contemplant Éros, par qui sa pureté vient d'être ravie, et laissant tomber sur le dieu endormi deux larmes brûlantes qui l'éveillent. Dans ce tableau est enfermé un joli symbole :

*Or, voici que deux pleurs, émanés de son âme,
Des longs cils de Psyché sont tombés tour à tour;
Or, voici que deux pleurs, brûlants comme la flamme,
Sont tombés sur le corps frais et nu de l'Amour.*

*L'Amour s'est envolé; l'Amour, rouvrant ses ailes,
Est monté plus avant dans l'azur réjoui;
L'Amour s'est envolé vers des plages nouvelles,
— Et Psyché pleure encor son rêve évanoui.*

L'auteur retrouve sa vigueur, dès qu'elle aborde le détail de la vie antique; la peinture des débordements de Messaline et de ses monstrueuses noces avec Silius révèle, en même temps qu'un sens très aigu du pittoresque, une intime connaissance de l'histoire. Une préférence a toujours incliné M^{me} Bertheroy vers l'étude des vieilles civilisations. Lorsqu'elle quitta la poésie pour la prose, elle poussa ses recherches dans cette voie. Elle s'attacha à dessiner des figures légendaires et à les entourer d'une atmosphère de réalité; Cléopâtre lui fournit l'occasion d'évoquer l'ancienne Égypte et Ximenès l'Espagne catholique et superstitieuse. Le volume où elle a fait revivre le confesseur d'Isabelle lui coûta un labeur extraordinaire, que l'Académie reconnut en lui décernant un prix, témoignage d'une érudition solide. Mais cette érudition est aimable et mouvementée, et l'austérité du sujet est adoucie, en cet ouvrage, par l'agrément du détail et la couleur éclatante du décor. M^{me} Bertheroy aurait pu se créer, dans ce genre, une spécialité avantageuse, et publier une série de romans conçus sur le plan de ceux qui ont obtenu, en Angleterre, un si vif succès, et qui se rapprochent, par l'inspiration, des compositions d'Alma-Tadema. Elle n'a pas voulu y rester étroitement confinée. Elle s'est reposée de ses recherches en écrivant, coup sur coup, deux romans d'analyse, le Double Joug, qui parut dans la Revue des Deux-Mondes, et Sur la Pente, dont les lecteurs du Figaro ont eu la primeur... Malgré tout, l'antiquité l'attire. Elle prépare, en ce moment, pour la Revue de Paris, un roman qu'elle intitule la Danseuse de Pompéi. Elle s'est installée sur les lieux mêmes, afin d'en préparer les éléments. Elle a sollicité du gouvernement italien la permission d'errer, sans guide, la nuit et le jour, à travers les quartiers de la ville morte; elle y a vécu deux mois dans la solitude et la méditation, deux mois qui lui laisseront un ineffaçable souvenir; elle s'est imprégnée de ces mœurs abolies, et s'est pénétrée de cette vérité, qu'elle avait déjà exposée en écrivant le Mime Bathyle, que la décadence romaine présentait avec l'état actuel de notre civilisation de frappantes similitudes.

Les Français et les Françaises du vingtième siècle et les Patriciens et les Patriciennes de l'Empire ont, sur bien des points, la même façon de penser, d'agir, et d'exaspérer leur sensualité. Le vice y revêt les mêmes formes et s'y déchaîne avec la même fureur. Rome avait, comme Paris,

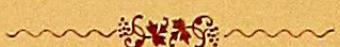


ses rhéteurs, ses poètes décadents, ses cabotins amateurs et professionnels, ses théâtres où s'exhibaient les danses lascives, ses « bodinières » où les écrivains célèbres venaient débiter le fruit de leurs veilles, ses concerts où les femmes de la plus haute société chantaient publiquement et s'offraient sans pudeur à l'applaudissement des foules... Que conclure de ce rapprochement, sinon que l'âme humaine conserve son identité, à travers ses mutations passagères ? Rien ne disparaît, tout recommence. Ce pourrait bien être l'idée philosophique que M^{me} Jean Bertheroy s'attache à mettre en lumière. Elle y trouvera la matière d'ouvrages variés, divertissants et substantiels, qui achèveront de consacrer sa réputation.

Ajouterai-je à ces observations sur l'écrivain quelques renseignements sur la femme ? Il me sera permis, je pense, sans froisser la modestie de M^{me} Jean Bertheroy, de dire qu'elle est encore dans la fleur de sa jeunesse, qu'elle a les plus beaux yeux du monde, des yeux noirs pleins de flamme, une taille de déesse, et qu'elle ensevelit ces trésors dans la solitude, ne voulant pas dissiper en des distractions fuites un seul des instants qu'elle consacre à sa tâche journalière. Enfermée dans sa maison de campagne de l'Ermitage, à Montmorency, elle y travaille obstinément, de l'aube à la nuit tombante, à l'abri des importuns. Telle une recluse se voue à la paix du cloître. Mais, ici, le cloître est fleuri de roses. C'est un cloître élégant. Et la recluse, si elle est inaccessible aux frivolités, ne détourne pas ses regards des choses humaines.

ADOLPHE BRISSON.

Gaietés de l'Année



*Quand le vieil An fuit dans l'espace
Pour ne plus jamais revenir,
Toute sa défroque s'entasse
Dans la hotte du Souvenir.*

*Troupe lamentable et fanée,
Sortant de placards tenébreux,
Toutes les Gaietés de l'année
Se représentent à nos yeux.*

*Mais voilà qu'en dressant la liste
De ces « gaietés », je suis navré :
Ce qui fut gai nous semble triste,
Au point qu'on en reste effaré.*

*Naguère, nous fûmes en joie
De voir nos édiles divers
Discuter si la grande Voie
Serait droite ou bien de travers ;*

*Puis nous dûmes d'assez beaux cierges
(Pour en avoir ri moins ou plus)
Aux matadors, aux Demi-Vierges,
Aux tramways, ... même au Terminus.*

*D'Hansel et Gretel qu'illumine,
Là-bas, la flamme d'un four... noir,
Ou du Chemineau qui chemine,
A qui la palme du rasoir ?*

*Et messieurs de la Conférence ?
Il en vient un, puis dix, puis cent,
Fort inégaux par l'éloquence,
Mais tous semblables... par l'accent.*

*Fièvre d'une masse conquise
De diamants, de vil métal,
C'est Otero la Belle, assise,
Assise sur son capital.*

*Puis au peuple, que cela vexe,
De toujours voir, jamais toucher,
On montra Monsieur Thomeguexe,
Passé maître en l'art d'embrocher.*

*Ma foi ! je sais bien que j'en passe,
Mais il faut savoir s'arrêter,
Car déjà pleine est la besace,
Vieil An, que tu vas emporter.*

*Bon voyage ! Au diable les loques !
Laissons passer le Temps vainqueur.
Jeune An qui viens, vers tes breloques
Nous tournons les yeux et le cœur.*

*Car, l'An prochain, sur ma parole,
Nous rirons, nous crierons bravo !
Sans que ce soit beaucoup plus drôle...
Encor... si c'était plus nouveau !*

Décembre 1897.

ERNEST TOULOUSE.

Menuet des Bergers

(MUSSETTE POUR NOËL)

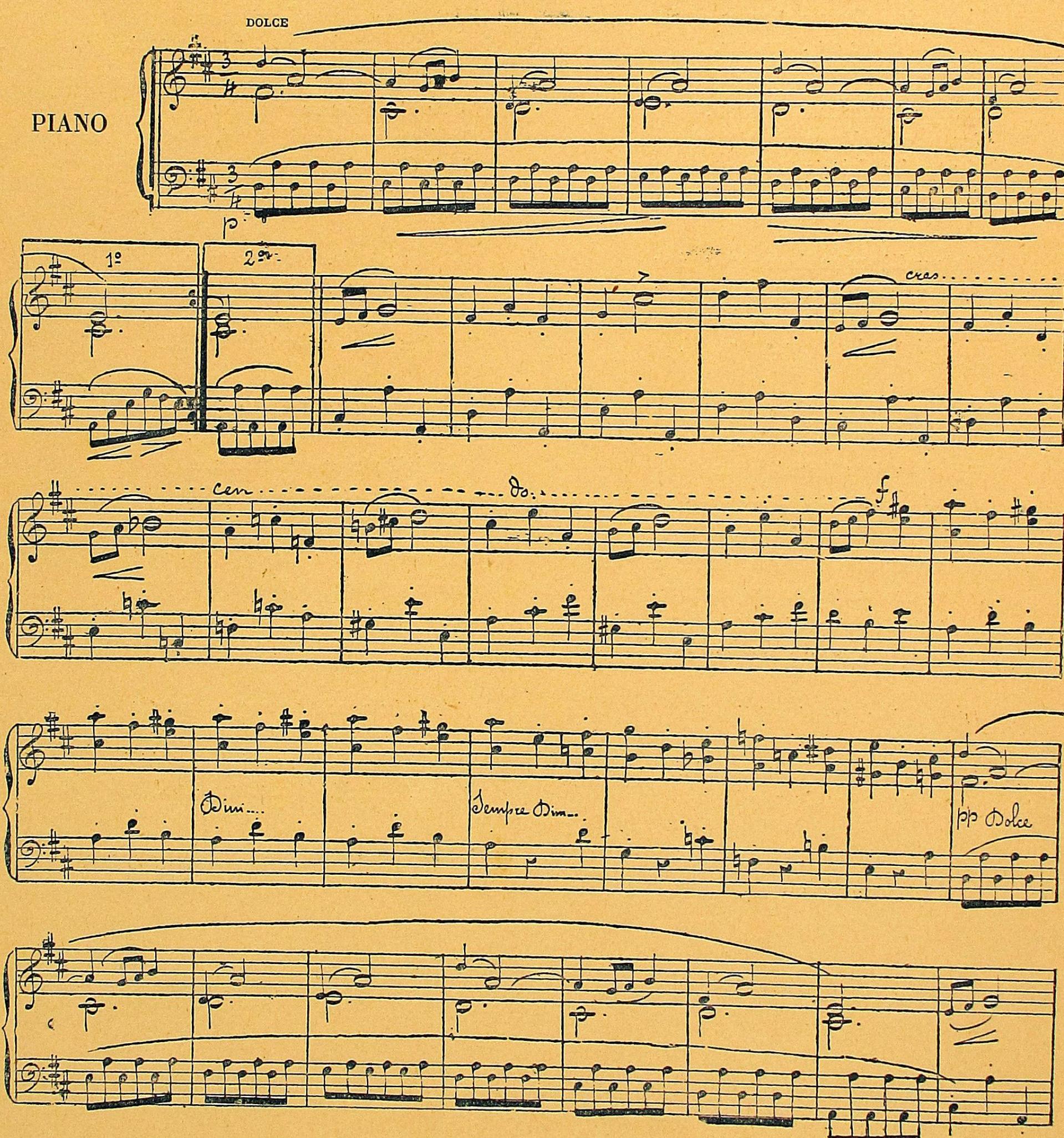
PAR

P. LACOME

TEMPO DI MINUETTO.

DOLCE

PIANO



Handwritten musical score for 'TOURNY-NOËL' in G major, 2/4 time. The score consists of seven staves of music for two voices (Soprano and Alto) and piano. The vocal parts are in G major, while the piano part is in F# major. The score includes dynamic markings, slurs, and performance instructions like 'au trio' and 'DC'.

1^{er} 2^{er}

au trio

2^{me} fois pour finir

TRIO

DC

Nos Directeurs de Théâtre

GRAVIÈRE. — DEPAY.

MARÈS. — FRADEL et CHAMBOT. — BORY.

Si jamais on vous parlait à Bordeaux de la fameuse « crise théâtrale » dont les directeurs parisiens font retentir les échos... de théâtre, fendez-vous d'un large rire. La partie serait belle à le prouver : aucune ville de province n'apporte plus allègrement son argent aux guichets de spectacle, aucune ne fait la part plus large aux hommes et aux choses du théâtre dans sa vie de chaque jour. Causeries, discussions et plaisirs vont s'alimenter à la scène.

Nos directeurs le savent. La concurrence des intérêts, l'émulation des amours-propres, travaillent à notre joie. On nous gâte. Franchissez la porte des Salinières, ce Rubicon bordelais, et voyez les théâtres de Lyon et de Marseille : ils font leurs choux gras de notre desserte, ils se délectent avec les rogatons dont ne voudraient pas nos *madures*. Leurs directeurs sont des fruits d'importation, souvent des fruits secs. A Bordeaux, pour réussir, il faut tenir au sol par la naissance ou l'acclimatation. Nos directeurs, s'ils ne sont Bordelais, doivent mériter de l'être.

On assure même que pour attraper l'accent, ils suivent en secret le cours municipal professé par M. U. Despaux, place des Capucins...

Ce commun souci de plaire ne suffit pas à effacer les traits particuliers, le pli original, le geste intime. Chacun d'eux a sa nature, son allure propre, son sourire et sa grimace. Un habile praticien les a fixés sur la plaque en quelques planches vivantes. Nous allons vous les présenter en liberté, comme autant de légendes à ces instantanés.

Pour qui voit l'envers du théâtre, la façon de donner vaut bien ce que l'on donne. La mise en scène est parfois supérieure à la pièce. Le bon bourgeois qui, sa journée faite, vient se prélasser dans un fauteuil d'orchestre, ne soupçonne pas les efforts multiples, la communion des labeurs de détail exigés pour l'œuvre jouée. Il a le droit de l'ignorer, du reste. Pour juger d'un tableau, allons-nous fouiller dans les cartons du peintre? Mais ce minutieux travail des dessous, ruiné parfois par un sifflet ou un bâillement, garde sa valeur propre à côté du résultat. A toutes les qualités exigées d'un bon directeur, d'un vrai metteur en scène, combien de psychologues professionnels seraient dignes d'être seconds régisseurs?

Le metteur en scène doit comprendre la pièce dans son esprit, dans sa nuance, ou y suppléer par un sens de l'effet aiguisé par l'habitude. Il lui faut posséder le fort et le faible de ses artistes, être patient et fort, doux et ferme. Et toutes ces qualités qui suffiraient à un chef d'empire, il les exerce à la fois, à la répétition. Là, nos directeurs sont vraiment « eux-mêmes ».

Le cadre, d'abord. La salle, noyée d'ombre, se creuse lugubrement devant la scène, éclairée de lueurs falotes par deux becs de gaz fichés à la rampe. Les loges font de grands trous noirs ; les housses jetées sur les fauteuils, sur les rebords des galeries, ont des lourdeurs de suaires. Les rires et les pleurs vont sonner là-dedans.

Çà et là, dans les rangs, des fantômes silencieux : les camarades « qui ne sont pas de la pièce », un



ami de l'auteur, venu là pour voir l'effet, et le « débiner »; une mère d'actrice racontant à un journaliste les déboires de son Ugénie :

« La pièce ne passera pas demain, Monsieur, elle ne passera pas...

— Et pourquoi donc ça, Madame...

— Ma fille, *qu'est la quatrième dame d'honneur, n'a pas ses bottinés!...* »

Le costumier, très grave, et le représentant des auteurs, M. Christophe et M. Calliat, chuchotent en gens qui sont de la famille. On se croirait à une messe basse.

Là-haut, sur la scène, les régisseurs armés de brochures; les artistes distraits et las. Le directeur entre, très pressé, toujours. C'est même le seul qui paraisse avoir quelque chose à faire.

M. Gravière, même affairé, sait tout ce qu'il doit au monument de Louis. Il ne se départ pas d'une harmonieuse et élégante correction. Pincé dans un veston de coupe récente, coiffé avec une obstination qui frise le paradoxe, le teint frais et la barbe fleurie dans sa neige discrète, il ouvre au ténor riche de son seul accent méridional le monde nouveau pour lui de l'expression et du geste. Car M. Gravière a une des mémoires musicales les mieux meublées qui soient. Nulle partition ne le prend sans vert. Bien qu'il ait été ténor, naguère, il est musicien et il le prouve.

Un petit ténor s'égosille, les bras ballants, devant l'orchestre, avec des mouvements d'apprenti gymnaste, sans que la conviction le sauve du ridicule. Alors, M. Gravière vient à la rescoufle et s'avance, le torse à la rampe, l'œil noyé, un quart de sourire aux lèvres. Les avant-bras se replient, c'est la position neutre : l'extension bénira, maudira ou suppliera. A mi-voix, il reprend la phrase, et le bras se déploie, tragique, arrondi ou frôleur comme pour porter le son jusqu'au cœur du public. « Vous



voyez ça? » fait M. Gravière. Et le ténor de répondre en roulant les *r* : « Tiens, parrbleu, c'est ce que je faisais! » Et il recommence le mouvement. Il n'a pas compris un traître mot.

Par bonheur, le directeur ne l'écoute plus. Il a aperçu la silhouette d'un conseiller municipal errant par hasard autour des portants, il est en train de lui démontrer que le métier de directeur est bien ingrat par le temps qui court et nourrit mal son homme. Une petite augmentation de la subvention serait une manne pour l'art et son prêtre... Et le conseiller municipal s'en va conquis, à demi convaincu. Le trait est dans la plaie.

Les vieux routiers se défendent encore des caresses directoriales. Que voulez-vous que fassent entre ces pattes de velours les journalistes en bouton? Ce diable d'homme a une façon de les appeler « cher maître » qui leur retourne le cœur, à ces pauvres gosses. Tout palpitants, ils savourent déjà, auprès de lui, l'ivresse d'un avancement d'hoirie sur la gloire.

Le directeur sur ses planches est une manière d'escrimeur sur sa planche, donnant la leçon. Si M. Gravière représente assez bien l'école d'escrime française, avec son élégante et souple correction, M. Depay, directeur du Théâtre des Arts, incarne sans conteste l'école italienne, avec ses offensives foudroyantes qui ne reculent pas même devant le corps à corps!

Une répétition aux Arts, c'est un orage, avec les éclairs et le tonnerre de Dieu, des averses, un peu de tremblement de terre, enfin un bon petit arc-en-ciel apaisant et illuminant le tout. Depay-Jupiter, pour faire trembler la scène, ajoute le verbe au regard. Arrive pourtant un jour où on ne l'entend plus : c'est précisément la veille de la première, et il joue...

M. Depay dirige une répétition comme on commande un assaut, ou comme Pierre Puget taillait le



marbre. C'est un spectacle à la fois instructif et terrifiant. Le courroux directorial s'abat sur les grands et petits. A l'instar de l'amour d'une mère,

Chacun en a sa part et tous l'ont en entier.

Le chef d'accessoires, Marcelin, qui veille au luminaire, n'en est pas plus exempt que le jeune premier. Pour une misère, pour un détail d'éclairage, Marcelin se voit, à chaque répétition générale, apostrophé sur des modes zoologiques. Invariablement il entre en scène une lampe à la main : « Monsieur Depay, je donne ma démission, » prononce-t-il avec dignité ! « Je l'accepte ! » hurle M. Depay invariablement. Et l'affaire en reste là, depuis vingt ans.

Dans l'intervalle de ces trombes, on fait d'excellente besogne, très solide et très artiste. La conviction ardente, presque touchante du directeur-acteur est servie par une science de métier très armée, toujours tendue vers le but : la besogne bien faite, la pièce bien montée. M. Depay peut se tromper sur la valeur littéraire ou marchande d'une pièce ; c'est qu'il avait mesuré cette valeur à l'effort nécessaire pour monter l'ouvrage, à la beauté du travail.

Car il est prêt à jouer tous les rôles : de l'ingénue au père noble, il sait prendre toutes les voix

et donner toutes les notes, même en musique. Un jour, à la répétition des *Mousquetaires*, un tremolo ne marche pas. Il arrache le violon des mains tremblantes du vieux père Massip, et donne le *la*, habillé en Mousquetaire. Ce *la* rappelait fort le *sol*, mais la conviction y était!

La conviction est la Muse de M. Depay. Elle lui inspire, pour éclairer les situations, les tirades et aussi l'artiste, des commentaires ou plutôt des paraphrases non dénuées de saveur. Une ingénue répète.



Elle raconte sans expression que son fiancé va la prendre sans dot. Le directeur intervient : « Sans dot!... on vous prend sans dot!... Vous trouvez ça naturel, ma petite? Asseyez-vous sur le « sans dot », nom d'un tonnerre... vous avez affaire à un homme chic... votre fiancé vous prendrait toute nue, là!... »

— « Voyons, mon ami, criait-il à un amoureux recevant trop placidement un aveu en face : on vous aime... jubilez, que diable! On vous gratte où ça vous démange!... »

Ce n'est pas de la critique dramatique à la Jules Lemaître, mais c'est clair comme de l'eau de roche.

Le café-concert évoque des soucis moins austères. Ici, la physiologie tient la place de la psychologie, car mieux vaut une belle carnation qu'une bonne création. La leçon est superflue. Ou bien l'artiste est au point et sait ce qu'il a à faire, ou il n'y sera jamais.

Un directeur disait à M^{me} Nini-Patte-en-l'air, qui dégoisait vaguement quelque chose à la répétition, d'une voix indocile : « Mais, Mademoiselle, vous n'avez jamais reçu de leçons?... »

— Jamais! Monsieur, répliqua la jeune personne ; apprenez que je ne reçois de leçon de personne. » Et elle sortit indignée, suivie de sa mère.

M. Marès, aujourd'hui directeur de l'Olympia, lorsqu'il s'avisa de monter, au boulevard de Cau-

déran, le concert des Trois-Chalets, apportait à la profession d'impresario un cœur neuf, une ingénuité robuste; M. Marès est resté robuste, il a perdu son ingénuité.

Dame, il a beaucoup vu et retenu en voyageant des Trois-Chalets à l'Olympia! Les Trois-Chalets, c'était le concert d'été, semi-familial, discrètement éclairé et propice aux intimités, où les ménages en délicatesse avec l'état civil, mais décents et soucieux du qu'en-dira-t-on, venaient respirer le frais et l'âme de la chanson contemporaine.

Le succès fut assez rapide. M. Marès, qui avait déjà le goût des planches, en sa qualité d'ancien entrepreneur, rêvait un chantier plus vaste. Le Théâtre-Français était vacant. Il s'y installa comme en pays conquis, par le droit du plus fort... du plus fort loyer. Et depuis, dans là salle où Corneille, Molière, Alexandre Dumas et Georges Ohnet triomphèrent, la tragédie de l'avenir, c'est-à-dire la pantomime anglaise et l'acrobatie, la comédie et le *yau-deville* de demain : la scie ahurissante, mettent les foules en délire :

Le chien de Prosper
A la queue en l'air;
Le chien d'Nicolas
A la queue en bas...

M. Marès se soucie peu de la situation respective de ces deux appendices. Il lui suffit qu'ils soient au programme puisque la foule les réclame. Pour lui, grave, dominant de sa haute taille, humiliant presque le comptoir de l'aile droite du café où il se tient en observation, il préside aux évolutions des liqueurs et des demi-tasses avec le calme puissant et doux du Porthos des *Trois Mousquetaires* voyant s'agiter au-dessous de lui les pâles humains. Son gendre et collaborateur, M. Lescouzères, rappellerait peut-être Aramis, mais pour compléter le trio, le régisseur Morton serait plus difficilement comparé à Athos.

Le duo Fradel-Chambot, directeurs des Bouffes-Bordelais, étonnera toujours les gens qui croient aux proverbes. « Qui se ressemble s'assemble, » reçoit ici un cruel démenti. Nerveux, agile, pétulant, bavard, souple et fuyant comme un furet, Fradel a déjà fait trois fois le tour de la scène, que Chambot, philosophe mesuré, prudent et soucieux, est en train de se demander avec angoisse s'il serait bon de se montrer à ce moment-là devant le trou du souffleur.

Les deux artistes se complètent et s'équilibrent, d'ailleurs. Fradel est-il sur le point de s'emballer sur une idée mirifique, mais chère, Chambot avance une lèvre boudeuse, et... on s'accorde à réclamer une réduction sur un cachet trop ambitieux. Fradel, c'est l'étincelle électrique et Chambot la lampe modérateur. Finalement, c'est le public qui éclaire.

Messieurs les Directeurs, grands et petits, ne parlez pas trop fort. On vous écoute, là... oh! sans en avoir l'air! Ce petit homme aux yeux éveillés, secouant les épaules comme pour laisser tomber les soucis, a toujours une oreille en pavillon dans les théâtres. Il est retiré des affaires. Non, certes, il n'en

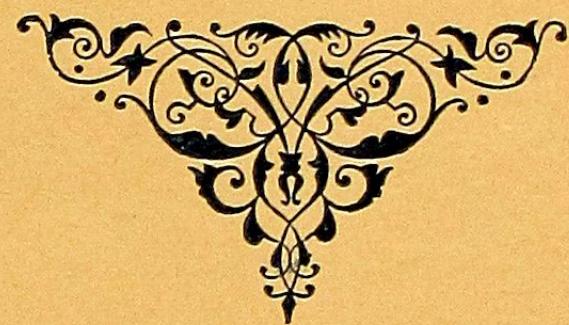


veut plus, M. Fernand Bory, de l'affreux métier d'impresario! Il dit des horreurs sur la scène; mais comme un amant brouillé parle de la femme aimée: si elle lui faisait un signe... et qu'elle fût séduisante et savoureuse, bien sûr!

M. Bory se repose sur ses lauriers des Folies-Bordelaises, de glorieuse mémoire. Depuis le soir de la fermeture où le public l'acclama sur les planches, il cherche vaguement un piédestal... Il le trouvera. Il ne se presse pas. Il compte, avec Gambetta, sur la justice immanente de l'histoire.

Et ne dites pas qu'il n'entendra pas sonner l'heure: au besoin, il la fera sonner lui-même.

PAUL BERTHELOT.



ÉLÉGANCES PARISIENNES



Chiffons et Parfums !

Paris, 15 décembre.

Enfin, voici venir la vraie saison !
Déjà les raoûts, bals, five o'clock s'essaient timidement, et dans quelques jours, quand tintera le joyeux carillon de Noël, le mouvement mondain prendra un définitif élan.

Que de prétextes alors à de multiples toilettes, d'un éclectisme raffiné, sans exagération, sans heurt, enfin telles que les a décrétées cette année la capricieuse Déesse à laquelle, toutes, nous avons voué un si doux servage !

La Mode, en effet, traverse en ce moment une phase très intéressante : d'une part, l'on veut absolument créer de l'inédit à sensation ; de l'autre, le goût des grâces étranges du passé, joliment interprétées sous une formule moderne, est loin d'être épuisé.

De cet artistique amalgame résulte un tout harmonieux et charmant qui, entre autres avantages, a celui de permettre à chacune de s'approprier des coquets ajustements de nos aïeules tout juste ce qui convient à son esthétique spéciale.

En dehors de ce sentiment très précis, qui caractérise les créations sorties récemment des ateliers en renom, rien de bien nouveau à signaler dans le domaine du chiffon. Les robes de « pavé » se font toujours en vigogne ou drap-cachemire, noir de préférence, brodées ou soutachées et relevées d'une note brillante sous forme de revers ou de ceinture, *rubis*, *violine* ou *bleu-barbeau*. Tout ce qui brille est, en outre, plus que jamais à l'ordre du jour ou plutôt

de la nuit, car c'est surtout dans les robes du soir qu'on peut noter cet engouement qui ne saurait se défendre d'une pointe d'exotisme.

Ceintures, nœuds, pattes, d'une si jolie inutilité, tout est prétexte à étincelants ornements.

Parfois, les chatoyantes pierreries, semées avec discrétion, dans l'ensemble d'une toilette, peuvent être d'un très heureux effet, ainsi qu'on a pu le remarquer à la première des *Maîtres Chanteurs*, où, parmi les somptuosités entrevues, certaine robe de mousseline de soie *opale* rebrodée de perles et saupoudrée de minuscules diamants, provoquait un murmure des plus flatteurs. Il est vrai que cette merveille d'art et de goût (que la foule admiratrice attribuait aux demoiselles Boué, les artistes en renom de la rue du Helder) était portée par la *Sweet Margyl*, dont l'idéale beauté blonde chantait exquisement dans cet harmonieux ensemble.

Ce qui est toujours d'actualité pour la femme qui se pique d'élégance, c'est la question des détails complémentaires de la toilette, détails qui, pour la raffinée, ont une importance primordiale. C'est, tout d'abord, le parfum discret et subtil que chacune doit adopter selon son âge, son tempérament, son type personnel, parfum dont le choix demande un tact infini, car c'est le même toujours que l'on doit retrouver dans les odorantes effluves s'exhalant de toute la personne ou s'échappant du mouchoir, des gants, des dentelles, des capiteux dessous, joliment enfroufroutés, aussi bien que du boa ou petit rien quelconque entourant le cou et auréolant doucement le visage.

Et c'est à Lenthéric que la femme soucieuse de sa beauté a recours pour le choix du talisman qui doit la rendre « suggestive » entre toutes. Ses extraits d'Orchidées et du Tintoret ne sont-ils pas merveilles dont l'arôme s'échappe de tous les boudoirs à la mode ? Et y a-t-il encore, aujourd'hui, une élégante qui ignore que c'est au vaillant « parfumeur mondain » que nous devons, en grande partie, la disparition des produits écoeurants, à base de musc artificiel, contre lesquels il a entrepris une si intéressante campagne, prêchant d'exemple et se faisant une loi de n'employer pour sa fabrication que des matières premières de qualité supérieure et toujours absolument naturelles ?

Depuis quelque temps déjà la coiffure affecte des allures d'indépendance bien faites pour charmer les ennemis de la banalité et du convenu. L'on se coiffe aujourd'hui selon le sentiment des lignes du visage (étudiant avant tout le caractère personnel de la physionomie). Pourtant si les bandeaux à la Botticelli gardent encore quelques adeptes, reconnaissons que la coiffure à nuque bouffante et doucement vaguée est surtout en grande faveur.

Sur le chignon très enlevé, un de ces *stylish* peignes d'écailler, lancés par Lenthéric et qui font fureur à Paris, donne du relief à la coiffure et en souligne toute la joliesse.

SWELL.

L'art subtil de mettre un doigt de poudre sur un frais visage s'est perdu, disent les louangeurs — et les louangeuses! — du temps passé... Allons donc!

L'art féminin par excellence n'a rien perdu de sa grâce savante, mais certaines poudres sont un véritable outrage à la beauté. Il n'est que la *Madone*, cette poudre impalpable, invisible et pourtant toujours présente, qui caresse l'épiderme sans le voiler, lui donne l'éclat, la lumière et le velouté. Je ne saurais, Madame, vous faire un plus beau cadeau de nouvel an que de vous dire (à l'oreille!): « La Madone est le dictame vaporisé des épidermes. »

Propos de Nouvel An

Le bonbon triomphe en ces radieuses fêtes de nouvel an; il s'étale glorieusement. Mais pour le rendre digne de ses hautes destinées, pour lui faire un sort et l'habiller comme il le mérite, il faut le prestige de l'art et les ressources de la science que la *Maison Jourdain-Gabourin* possède par tradition et par droit de conquête. Une visite aux magasins d'exposition de la *Maison Jourdain-Gabourin* (Cazalis successeur) vous transportera dans le Palais du Bonbon. La plus délicate et la plus riche fantaisie a présidé à l'invention de ces mille sacs, paniers, boîtes, nids précieux et coquets où l'œil et le goût trouvent une égale joie. Le succès a consacré la maison *Jourdain-Gabourin*.

Entre deux visites aux établissements, nos jolies mondaines disparaissent dans un délicieux salon Louis XVI du cours de l'Intendance, une flamme de gourmandise légère aux yeux. C'est qu'elles entrent chez Lamanon, le pâtissier-glacier qui sait leur préparer les exquises choses qui donnent du courage pour poursuivre les achats. Dans un cadre charmant, les Bordelaises croquent les gâteaux ou trouvent un thé dignes de leur goût affiné et délicat.

Dans cette semaine de joie, la trêve des confiseurs n'a pas arrêté les fêtes de famille. A titre de document gastronomique bordelais, nous reproduisons un très beau et très curieux menu, chef-d'œuvre d'art culinaire, qui a été servi par le traiteur en renom *Albert Céré, du Parc-Bordelais*, pour un grand mariage qui a eu lieu récemment dans notre ville, le mariage de M^{me} A. de L. avec M. de D. de S.

MENU
VELOUTÉ PRINCESSE
LAVALLIÈRE
BRIOCHETTES THÉODORA
TRUITE SAUMONÉE SAUCE GÉNEVOISE
QUARTIERS DE CHEVREUIL GRAND VENEUR
SUPRÈMES DE FAISANS A LA ROYALE
BUISSONS D'ÉCREVISSES
MARQUISE VEUVE CLICQUOT
ORTOLANS A LA BROCHE
TRUFFES A LA SERVIETTE
CAISSES DE POINTES D'ASPERGES A L'ANCIENNE
CORBEILLES DE FRUITS GLACÉS
DESSERT

Quant aux vins, ils arboraient les armes des premiers grands crus de la Gironde.

Un parfum dont nous devons avant tout nous préoccuper, c'est le parfum de l'haléine sans lequel, dans l'un ou l'autre sexe, il n'est pas de beauté. Celui-là nous le demanderons à l'*Elixir des Bénédictins de l'Abbaye de Bel-Loc* dont l'usage quotidien aura en outre tant d'autres avantages au point de vue de l'hygiène et de la conservation des dents.

Le signe distinctif de l'élégance, aujourd'hui, c'est la chaussure, qui suffit à mettre chacun à son rang, comme une petite maîtresse de cérémonies. La marque *Poivret* en poulain russe a conquis de haute lutte la royauté du pied par l'exquisité de ses formes et la loyauté de ses cuirs. La Cordonnerie du High Life, cours de l'Intendance, 19, est la seule maison à Bordeaux qui offre à ses nombreux clients cette marque.

Nous n'aurions garde de constater combien, en l'an de grâce 1897, la bicyclette a été plus que jamais à la mode. On peut dire qu'la fée d'acier recrute constamment de nouveaux adeptes et que la marque en vogue par excellence est celle qui sort de notre grande fabrique nationale *Peugeot frères*, dont le nom a triomphé dans les courses les plus importantes.

UN SNOB.

Au moment où les Belles Madames rouvrent leurs salons, où les réceptions reprennent leur cours, où l'on épliche avec soin les invitations pour les dîners de l'hiver, Albert Guillaume vient donner un malicieux coup de patte à ces dîners, à ces réceptions et à ces salons. Il faut croire que les remarquables projets : Aquarium de Paris et Théâtres des Bonshommes, futurs clous de l'Exposition de 1900 dont Albert Guillaume est l'auteur en collaboration avec son frère, n'empêchent pas l'exquis dessinateur d'aller recueillir dans le monde de fines et mordantes observations.

Car c'est une joie que chacune des aquarelles de *Madame est servie*¹, son nouvel album, où pas un des petits ridicules mondains n'a échappé à ce talent si parisien. Albert Guillaume, joliment préfacé par Grosclaude, s'est attaqué cette fois à nos jolies mondaines : le sujet imposait une certaine réserve qui n'a nullement gêné l'auteur des *P'tites Femmes* : *Madame est servie*, dans toute sa gaîté de bon aloi, ne saurait faire rougir l'épiderme de M. Bérenger.

1. *Madame est servie*, par Albert Guillaume. Un bel Album in-4° contenant vingt planches en couleurs. Préface de Grosclaude, 5 fr. — H. Simonis Empis, éditeur, 21, rue des Petits-Champs, Paris.

Grande Fabrique de Bonbons CONFISERIE BORDELAISE

M. SAUNION

BORDEAUX — 17, rue Saint-Remi, 17 — BORDEAUX

GRANDE MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE BORDEAUX 1895

A L'OCCASION DU JOUR DE L'AN

La Confiserie Bordelaise offrira à des prix modérés
le plus grand choix de

DRAGÉES, CHOCOLATS CRÈME ET PRALINÉS
FONDANTS, PRALINES, MARRONS GLACÉS

Tous ces articles sont fabriqués dans la Maison
avec les Meilleurs Produits

GRAND ASSORTIMENT DE POCHE, SACS ET BOITES DE LUXE

Spécialité de Bonbons pour Baptêmes

GROS — DÉTAIL — EXPORTATION

TÉLÉPHONE N° 575

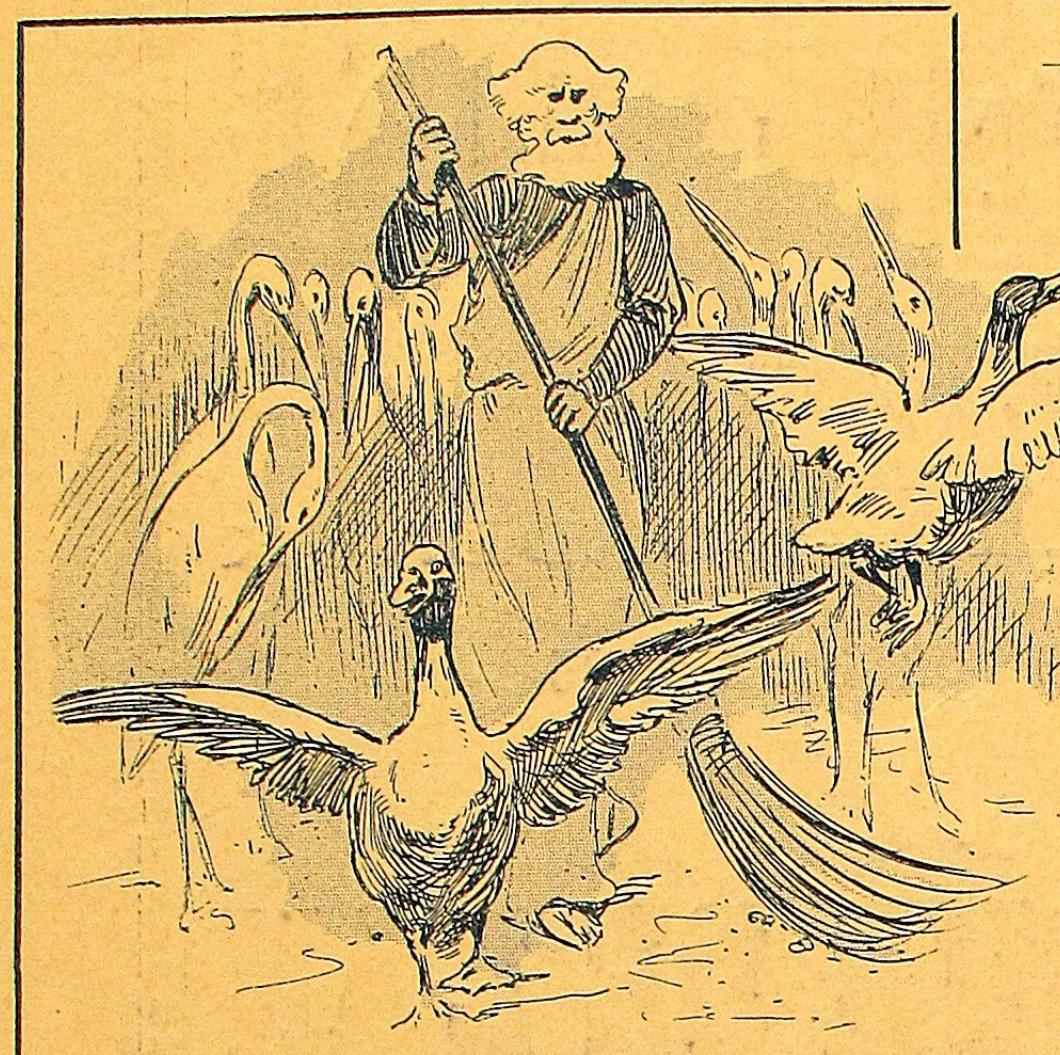
AU LOUVRE

Les plus importants Magasins de Nouveautés de la région, les mieux assortis
Vendant le **MEILLEUR MARCHÉ**

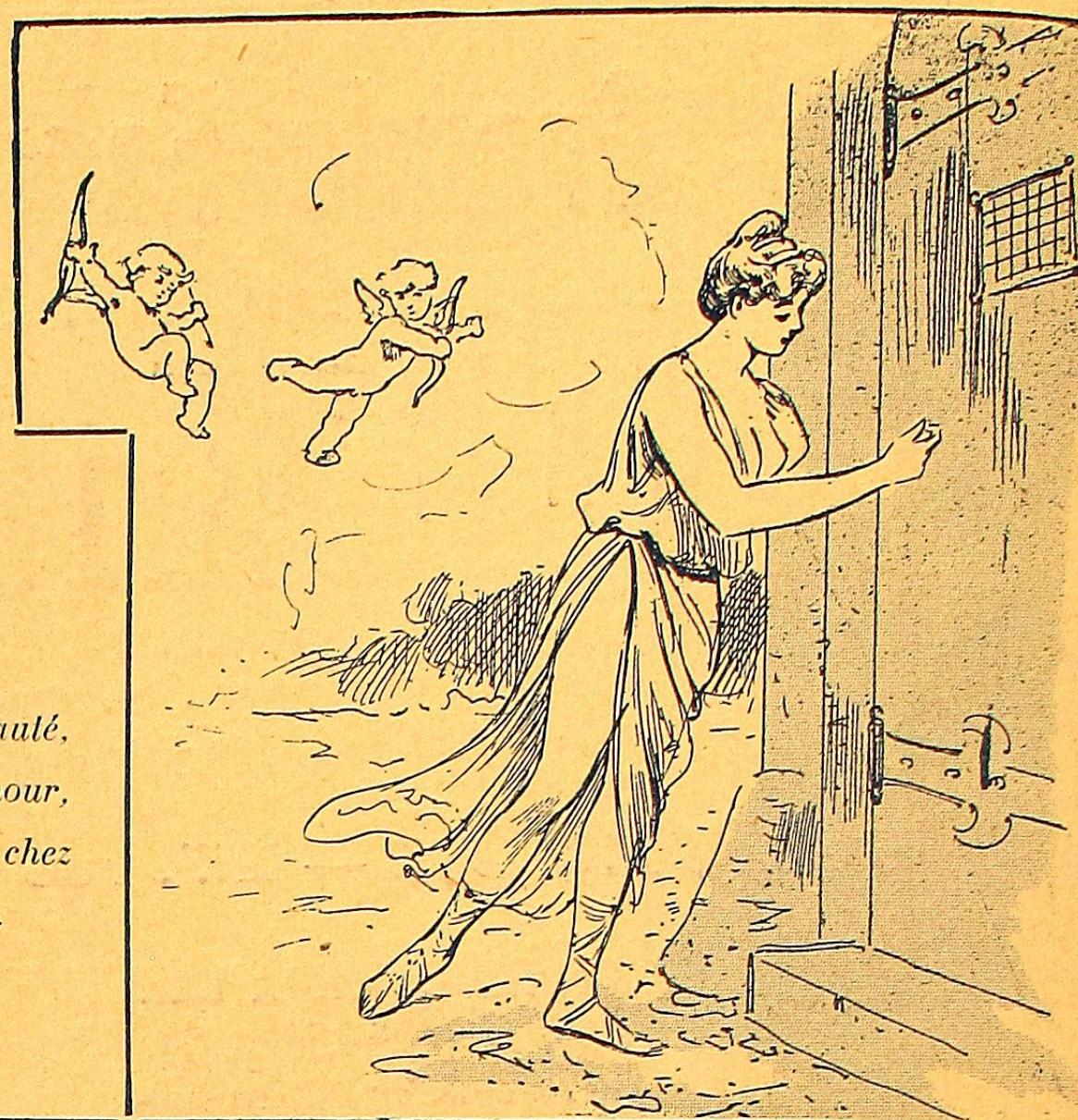
94, 96, 98, c. d'Alsace-Lorraine

BORDEAUX

Le Triomphe DE LA VÉRITÉ

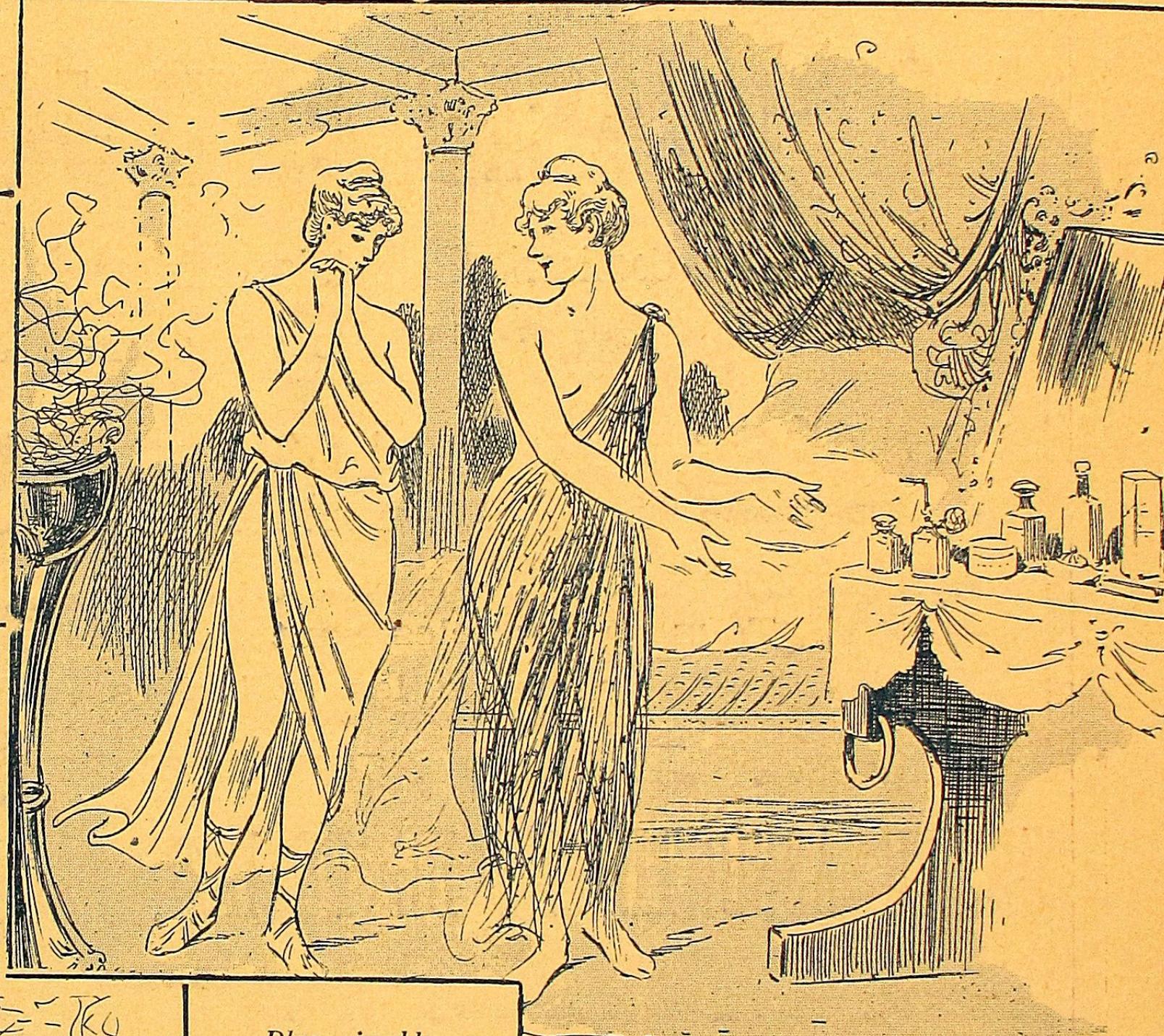


La Beauté, poursuivie par l'Amour, cherche un refuge chez sa sœur la Pudeur.



Mais la Pudeur est absente. La maison est gardée par le vieux « père conscur » Bougonius, qui, absorbé par le nettoyage du logis, n'écoute rien et chasse la visiteuse.

Elle lui offre, successivement, la Rosée Orkilia, la Poudre de riz et la Crème Orkidées, l'Essence Orkidées et l'Eau de toilette Orkidées. tous ces secrets de coquetterie qui lui permettront d'enchaîner l'Amour à ses pieds.



Plus aimable que Bougonius, la Vérité met à la disposition de la Beauté les trésors de toilette du Grand Parfumeur mondain LENTHÉRIC.

L'Amour lui-même, séduit, se rend 245, rue Saint-Honoré, pour demander à LENTHÉRIC ses parfums naturels et renonce au musc artificiel qui lui a trop souvent rendu les femmes odieuses.



CORDONNERIE DU HIGH-LIFE

19, COURS DE L'INTENDANCE, 19

(ANGLE DU PASSAGE SARDET)

15^F 50 Chaussures de Luxe 15^F 50
VILLE
SOIRES ET FATIGUE

Marque POIVRET de Paris
SEUL DÉPOT POUR TOUT LE MIDI
VÉRITABLE POULAIN RUSSE

LA SAXOLÉINE



LA SAXOLÉINE

Manège des Chartrons

Ch. MICHAUD, Directeur
Rue Traversière et rue Saint-Maur

LEÇONS DE GUIDES ET D'ÉQUITATION
SPECIALITÉ DE CHEVAUX DE CHASSE ET DE PROMENADE
Montés ou à conduire soi-même

Vente à la Commission, Pension de Chevaux
Présentation gratuite au Concours Hippique

Bière de la Comète

Usine à CHALONS-sur-MARNE

Agents Généraux. — Entrepositaires pour le Département

Emile PÉRAIRE & Frère

3, rue Rosalie, 3

* BORDEAUX *

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1828

Carloman LAFEYCHINE-RIONDÉ

37, rue Esprit-des-Lois, 37, BORDEAUX

PIANOS ET ORGUES

Harmoniums, Batteries, etc.

Grand assortiment de Mandolines et Guitares

Vente, Location, Échange, Accords, Réparations

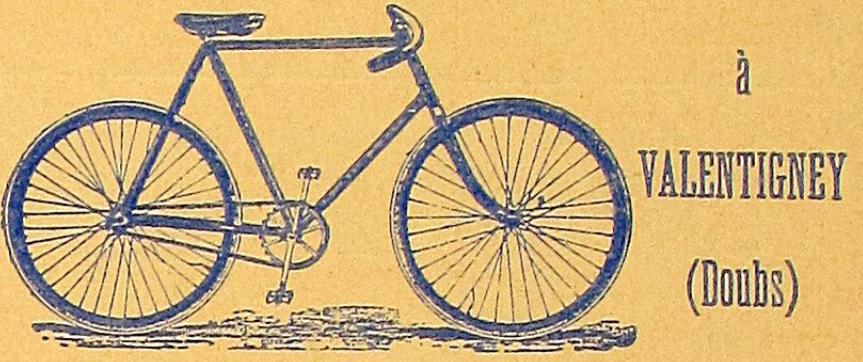
TÉLÉPHONE N° 962

Les Fils de PEUGEOT Frères

Constructeurs

de

VÉLOCIPÈDES



à
VALENTINÉY
(Doubs)

Pour renseignements et conditions de vente, s'adresser
à la Succursale à BORDEAUX, 7, allées de Tourny.

Atelier spécial de Réparations de machines de toutes marques.

Maison fondée en 1782

CREUZAKOUET Rue St Catherine, 62
BORDEAUX
FABRIQUE DE COUTELLERIE TABLE
Dépôt d'ORFÈVRERIE CHRISTOFLE. Prix de Fabrication

TÉLÉPHONE 855

LA GAULOISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

MÉDAILLES D'OR

EXPOS. UNIVERSELLE
PARIS 1889
ET LYON 1894

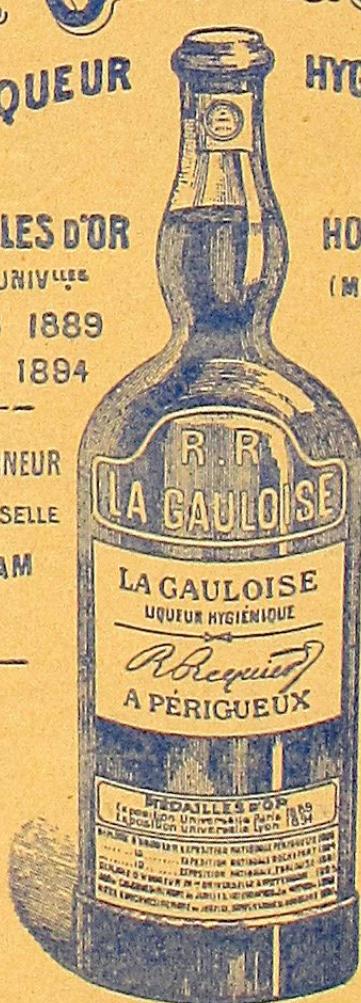
DIPLOME D'HONNEUR
EXPOS. UNIVERSELLE
AMSTERDAM 1895

HORS-CONCOURS

(MEMBRE DU JURY)

EXPOS. INTERNATIONALES
BORDEAUX
1882 & 1895

HORS CONCOURS
Membre du jury
EXPOS. INTERNATIONALE
BRUXELLES, 1897



REQUIER FRÈRES, PÉRIGUEUX.

PÉTROLE
DES SALONS

LUCILINE

Ne se Vend
QU'EN BIDONS PLOMBÉS
DE 5 LITRES

SEIZIÈME ANNÉE

La Vie Bordelaise

JOURNAL MONDAIN LE MIEUX INFORMÉ ET LE PLUS RÉPANDU DE LA RÉGION

Paraît le Samedi

PHOTOGRAPHIE

PANAJOU FRÈRES

BORDEAUX

Ateliers de Pose :

6-8, Allées de Tourny, 6-8

Magasin de Vente :

9, Rue Vital-Carles, 9

PHOTOGRAPHIE

A LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

FOURNITURES

POUR MM. LES AMATEURS

Téléphone

PHOTOTYPIE

Téléphone

POUDRE DE RIZ LA MADONE
EN VENTE CHEZ TOUS LES PARFUMEURS

du
Grand Théâtre
Bordeaux



Gaïes
Gaior

Chocolat d'Aiguebelle

FABRIQUÉ PAR LES
PÈRES
Trappistes
Dépot général : 11, rue Ste-Catherine. Bordeaux